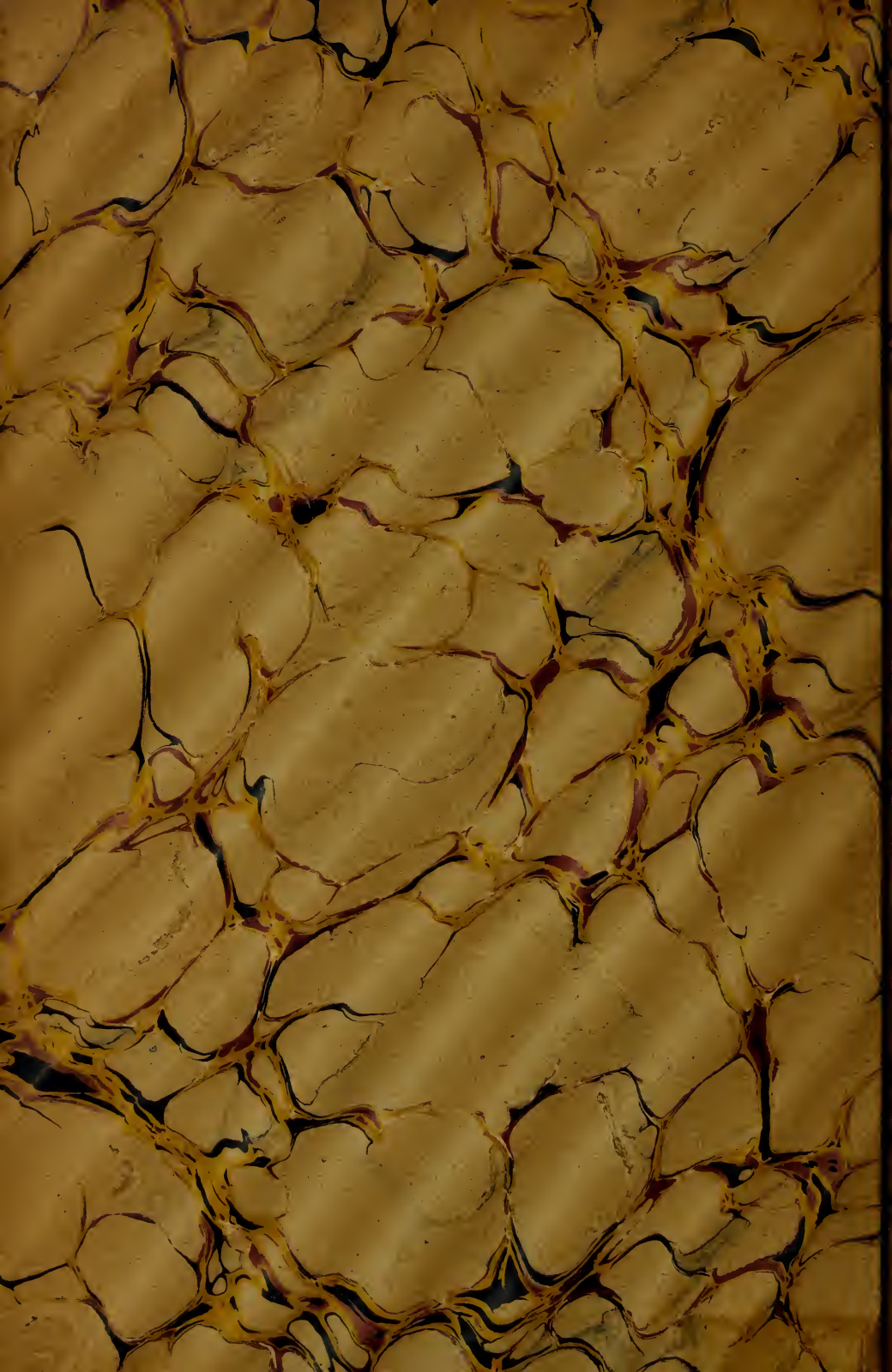
LIBRARY
UNIVERSITY
TORONTO



DU MÊME AUTEUR

Au Jardin de l'Infante..... 1 vol.

En préparation :

Le Chariot d'or..... 1 vol.

AUX FLANCS DU VASE

Il a été tiré de cet ouvrage :

Neuf exemplaires sur japon impérial, trente exemplaires sur hollande Van Gelder, et cinq cent cinquante exemplaires sur alfa, tout le tirage numéroté de 1 à 589.

Exemplaire numéro 353

Droits de traduction et de reproduction réserves pour tous pays,
y compris la Suède et la Norwège.

87a

ALBERT SAMAIN

—

Aux Flancs du Vase

PARIS
ÉDITION DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

M DCCC XCVIII

46797
12/7/99

Ἴζευ ὑπ' αἰγείροισιν, ἐπεὶ κάμες, ἐνθάδ' ὁδῖτα
καὶ πίε θᾶσσον ἰὼν πίδακος ἁμέτερας.

ΝΙΚΙΑΣ.

LE REPAS PRÉPARÉ

Ma fille, laisse là ton aiguille et ta laine ;
Le maître va rentrer ; sur la table de chêne
Avec la nappe neuve aux plis étincelants
Mets la faïence claire et les verres brillants.
Dans la coupe arrondie à l'anse en col de cygne
Pose les fruits choisis sur des feuilles de vigne,
Les pêches que recouvre un velours vierge encor,
Et les lourds raisins bleus mêlés aux raisins d'or.
Que le pain bien coupé remplisse les corbeilles,
Et puis ferme la porte et chasse les abeilles...
Dehors le soleil brûle, et la muraille cuit.
Rapprochons les volets, faisons presque la nuit.

Afin qu'ainsi la salle, aux ténèbres plongée,
S'embaume toute aux fruits, dont la table est chargée.
Maintenant, va puiser l'eau fraîche dans la cour ;
Et veille que surtout la cruche, à ton retour,
Garde longtemps, glacée et lentement fondue,
Une vapeur légère à ses flancs suspendue.

LE BOUCHER

Ardagôn le boucher, à la rouge encolure,
Un grand couteau luisant passé dans sa ceinture,
Pousse hors de l'étable et conduit au hangar
Le bœuf sur qui la vache attache un long regard.
Les enfants du village, et Psyllé la première,
Déjà chassés vingt fois par la rude fermière,
Reviennent plus nombreux et plus hardis encor
Que les mouches qu'attire un pot plein de miel d'or.
Une corde passée à l'anneau de la dalle
Incline par degrés la tête bestiale,
Et la brute immobile offre son large front
Comme une enclume où va frapper le forgeron.

Tout est prêt. Dans la cour descend un grand silence...
Le lourd marteau levé lentement se balance,
Plane, hésite, et soudain d'un coup terrible et sourd
Tombe... le crâne sonne... Un léger frisson court.
Le bœuf assommé croule : et dans sa gorge inerte
Le grand couteau plongé fait par l'entaille ouverte
Jaillir à flots pressés un sang noir et fumant.
Le sol autour s'empourpre. Ardagôn, par moment,
Enfonçant jusqu'au coude un bras qui sort tout rouge
Ranime un peu de vie aux flancs du bœuf qui bouge ;
Et les enfants penchés sentent, en frémissant,
Leur petit cœur cruel réjoui par le sang.

AXILIS AU RUISSEAU

Axilis, allongé sur l'herbe de la rive,
Suit d'un œil nonchalant le clair ruisseau d'eau vive
Qui court, léger d'aurore, au milieu des prés verts.
Le bois s'éveille à peine, et les champs sont déserts...
Axilis laisse errer sur sa flûte d'ébène
Des doigts vagues qu'un même accord toujours ramène ;
Car il semble exhalé, si limpide et si pur,
Par des lèvres d'argent sur un roseau d'azur !
Aux pentes des coteaux flottent des vapeurs blanches,
Et le matin mouillé sourit nu dans les branches.
Le pâtre qu'une ivresse envahit lentement
Sent tressaillir sous lui la terre obscurément.

Il boit l'haleine en fleur de la saison nouvelle ;
Il boit le lait sacré de la bonne Cybèle.
Eaux courantes, bois verts, feuillage frémissant...
Le clair frisson du monde a passé dans son sang !
Dans l'herbe humide et drue il plonge son visage ;
Il voudrait sur son cœur serrer le paysage.
La vie autour de lui circule; il voit courir
Mille insectes fiévreux qu'un soir fera mourir.
L'oiseau vole ; le vent souffle ; la feuille tremble ;
Le ciel est de cristal... Et voici qu'il lui semble
Que son âme, pareille au reflet du bouleau,
A fui, légère et vaine, au murmure de l'eau...

LA BULLE

Bathylle, dans la cour où glousse la volaille,
Sur l'écuelle penché, souffle dans une paille ;
L'eau savonneuse mousse et bouillonne à grand bruit,
Et déborde. L'enfant qui s'épuise sans fruit
Sent venir à sa bouche une acreté saline.
Plus heureuse, une bulle à la fin se dessine,
Et, conduite avec art, s'allonge, se distend
Et s'arrondit enfin en un globe éclatant.
L'enfant souffle toujours ; elle s'accroît encore ;
Elle a les cent couleurs du prisme et de l'aurore,
Et reflète aux parois de son mince cristal
Les arbres, la maison, la route et le cheval...

Prête à se détacher, merveilleuse, elle brille !
L'enfant retient son souffle, et voici qu'elle oscille,
Et monte doucement, vert pâle et rose clair,
Comme un frêle prodige étincelant dans l'air !
Elle monte... Et soudain, l'âme encore éblouie,
Bathylle cherche en vain sa gloire évanouie...

LE SOMMEIL DE CANOPE

Accoudés sur la table et déjà noyés d'ombre,
Du haut de la terrasse à pic sur la mer sombre,
Les amants, écoutant l'éternelle rumeur,
Se taisent recueillis devant le soir qui meurt.
Alcis songe, immobile et la tête penchée.
Canope avec lenteur de lui s'est rapprochée
Et, lasse, à son épaule a laissé doucement
Comme un fardeau trop lourd glisser son front charmant.
Tout s'emplit de silence... Au fond des cours lointaines
On entend plus distinct le sanglot des fontaines;
Par endroits sur le port une lumière luit ;
Et l'étrange soupir qui monte vers la nuit,

Mystérieux aveu du cœur profond des choses,
Ce soir, se fait plus doux de passer sur les roses
Alcis songe... Et la paix immense, la douceur
Nocturne, l'infinie et calme profondeur,
Le croissant et l'étoile, à sa base, qui tremble,
Et la mer murmurante, et cet enfant qui semble,
Avec son cou sur lui renversé sans effort,
Comme morte d'amour parmi ses cheveux d'or,
Tout l'exalte ! Une lente et solennelle ivresse
Semble élargir jusqu'aux étoiles sa tendresse !
Frémissant il se penche, et contemple un long temps
Le front uni voilé par les cheveux flottants,
Et la bouche de rose où luit l'émail des dents,
Et le beau sein qu'un rythme égal et lent soulève...
Des feuillages au loin bruissent... La nuit rêve...
Alcis, les yeux au ciel, avec un lent baiser
Sur la bouche a laissé son âme se poser ;
Et tout à coup son cœur semble en lui se briser !
Car il le sent, jamais, jamais plus dans sa vie,
Il ne retrouvera l'adorable accalmie,
La nuit et le silence, et cette mer amie,
Et ce baiser, dans l'ombre, à Canope endormie.

LE CORTÈGE D'AMPHITRITE

Le cortège léger glisse aux plaines liquides ;
Une rose lueur teinte le flot changeant ;
C'est la jeune Amphitrite, en sa conque d'argent,
Qui passe sur la mer avec ses Néréides.
L'archipel a surgi vers les lointains limpides...
Les Tritons font sonner leurs trompes en nageant ;
Et de leurs bras la nymphe, en vain se dégageant,
Sent ses beaux seins piqués par leurs barbes squalides.

Les vagues doucement ondulent... L'air est pur.
Amphitrite sourit, toute nue, à l'azur...

Son voile de safran palpite comme une aile.
Et la brise ramène en avant ses cheveux,
Pendant que ses dauphins, de leurs mufles hideux,
Font jaillir l'eau marine en gerbes devant elle.

MNASYLE

Le troupeau maigre épars aux roches du rivage
Broute le noir genièvre et la menthe sauvage...
Au large la mer luit comme un métal ardent.
Soudain le bouc lascif se dresse, et titubant,
Sur la chèvre efflanquée à l'échine rugueuse
Satisfait au soleil sa luxure fougueuse.
Et Mnasyle, l'éphèbe en fleur de Scyoné,
Aussi beau qu'une vierge et d'iris couronné,
De ses longs yeux d'or noir le regarde étonné ;

Et, pris de langueur vague en l'exil de la grève,
Laisse flotter sa main sur sa chair nue, et rêve...

LE MARCHÉ

Sur la petite place, au lever de l'aurore,
Le marché rit joyeux, bruyant, multicolore,
Pêle-mêle étalant sur ses tréteaux boiteux
Ses fromages, ses fruits, son miel, ses paniers d'œufs,
Et, sur la dalle où coule une eau toujours nouvelle,
Ses poissons d'argent clair, qu'une âpre odeur révèle.
Mylène, sa petite Alidé par la main,
Dans la foule se fraie avec peine un chemin,
S'attarde à chaque étal, va, vient, revient, s'arrête,
Aux appels trop pressants parfois tourne la tête,
Soupèse quelque fruit, marchande les primeurs
Ou s'éloigne au milieu d'insolentes clameurs.

L'enfant la suit, heureuse ; elle adore la foule,
Les cris, les grognements, le vent frais, l'eau qui coule,
L'auberge au seuil bruyant, les petits ânes gris,
Et le pavé jonché partout de verts débris.
Mylène a fait son choix de fruits et de légumes ;
Elle ajoute un canard vivant aux belles plumes !
Alidé bat des mains, quand, pour la contenter,
La mère donne enfin son panier à porter.
La charge fait plier son bras, mais, déjà fière,
L'enfant part sans rien dire et se cambre en arrière,
Pendant que le canard, discordant prisonnier,
Crie et passe un bec jaune aux treilles du panier.

AMPHISE ET MELITTA

Assis au bord du lac, où baignent leurs pieds nus,
Amphise et Melitta, depuis qu'ils sont venus,
Immobiles, les doigts unis, les lèvres closes,
S'enivrent du beau soir d'or limpide et de roses,
Et remplissent leur âme à la splendeur qui sort
Des grands monts violets reflétés dans l'eau d'or !
Le calme est infini... D'une insensible haleine
La brise à leurs pieds roule une eau ridée à peine,
Et les cygnes, au long des jardins d'orangers,
Voguent lourds de paresse, et de parfums chargés.
Jamais comme ce soir, et sans rien qui l'altère,
Amphise n'a goûté la douceur de la terre.

— O Melitta !... dit-il, et laissant à dessein
Son front pâle attardé sur la tiédeur du sein
Il écoute — si doux au fond du soir qui sombre —
Le bruit divin du cœur qui bat pour lui dans l'ombre.
— Prends mon âme à ma bouche, ami ! dit Melitta
— Prends mes yeux ! dit Amphise ; et depuis qu'ils sont là
La nuit bleue a noyé le lac et les campagnes ;
Et la lune se lève au-dessus des montagnes...

LA GRENOUILLE

En ramassant un fruit dans l'herbe qu'elle fouille,
Chloris vient d'entrevoir la petite grenouille
Qui, peureuse, et craignant justement pour son sort,
Dans l'ombre se détend soudain comme un ressort,
Et, rapide, écartant et rapprochant les pattes,
Saute dans les fraisiers, et, parmi les tomates,
Se hâte vers la mare, où, flairant le danger,
Ses sœurs, l'une après l'autre, à la hâte ont plongé.
Dix fois déjà Chloris, à la chasse animée,
L'a prise sous sa main brusquement refermée ;
Mais plus adroite qu'elle, et plus prompte, dix fois
La petite grenouille a glissé dans ses doigts.

Chloris la tient enfin ; Chloris chante victoire !
Chloris aux yeux d'azur de sa mère est la gloire.
Sa beauté rit au ciel ; sous son large chapeau
Ses cheveux blonds coulant comme un double ruisseau
Couvrent d'un voile d'or les roses de sa joue ;
Et le plus clair sourire à ses lèvres se joue.
Curieuse, elle observe et n'est point sans émoi
A l'étrange contact du corps vivant et froid.
La petite grenouille en tremblant la regarde,
Et Chloris dont la main lentement se hasarde
A pitié de sentir, affolé par la peur,
Si fort entre ses doigts battre le petit cœur.

XANTHIS

Au vent frais du matin frissonne l'herbe fine ;
Une vapeur légère aux flancs de la colline
Flotte ; et dans les taillis d'arbre en arbre croisés
Brillent, encore intacts, de longs fils irisés.
Près d'une onde ridée aux brises matinales
Xanthis, ayant quitté sa robe et ses sandales,
D'un bras s'appuie au tronc flexible d'un bouleau,
Et, penchée à demi, se regarde dans l'eau.
Le flot de ses cheveux d'un seul côté s'épanche,
Et, blanche, elle sourit à son image blanche...
Elle admire sa taille étroite, ses beaux bras,
Et sa hanche polie, et ses seins délicats,

Et d'une main, que guide une exquise décence,
Fait un voile pudique à sa jeune innocence.
Mais un grand cri soudain retentit dans les bois,
Et Xanthis tremble ainsi que la biche aux abois,
Car elle a vu surgir, dans l'onde trop fidèle,
Les cornes du méchant satyre amoureux d'elle.

LE PETIT PALÉMON

Le petit Palémon, grand de huit ans à peine,
Maintient en vain le bouc qui résiste et l'entraîne,
Et le force à courir à travers le jardin,
Et brusquement recule et s'élance soudain.
Ils luttent corps à corps ; le bouc fougueux s'efforce ;
Mais l'enfant, qui s'arcboute et renverse le torse,
Etreint le cou rebelle entre ses petits bras,
Se gare de la corne oblique et, pas à pas,
Rouge, serrant les dents, volontaire, indomptable,
Ramène triomphant le bouc noir à l'étable.
Et Lysidé, sa mère aux belles tresses d'or,
Assise au seuil avec un bel enfant qui dort,

Se réjouit à voir sa force et son adresse,
L'appelle et, souriante, essuie avec tendresse
Son front tout en sueur où collent ses cheveux ;
Et l'orgueil maternel illumine ses yeux.

HERMIONE ET LES BERGERS

Palès fait gazouiller la flûte sous ses doigts,
Mélène sous sa lèvre anime le hautbois,
Et chacun à son tour que la lutte stimule,
Module un chant qui monte au fond du crépuscule;
Hermione aux longs yeux de longs cils ombragés,
Un doigt contre sa joue, écoute les bergers.
Hermione est au seuil de la quinzième année;
Son âme douce est comme une fleur inclinée.
La Pitié l'a baisée au cœur dans son berceau,
Et toujours dans ses bras elle porte un agneau.
La nuit tombe... A cette heure, abandonnant la lutte,
Le hautbois lentement se marie à la flûte.

Dans le soir qui s'étoile un chant s'élève alors
Si poignant et si tendre en ses simples accords,
Qu'il semble soupirer la tristesse éternelle
De tout ce que la terre a de plus doux en elle !
Et la vierge aux longs cils sous l'extase étouffant
Sent comme un poids trop lourd briser son cœur d'enfant.
Un mystère autour d'elle a transformé les choses,
Doux comme un flot de lune en été sur des roses.
Immobile, le sein gonflé d'un long soupir,
Jusqu'au fond de son être elle se sent mourir,
Et laisse sur sa joue, et sans qu'elle s'en doute,
Son âme en larmes d'or descendre goutte à goutte.

RHODANTE

Dans l'après-midi chaude où dorment les oiseaux,
Au fond de l'antre empli d'un clair murmure d'eaux,
Rhodante, nue, a fui les champs où luit la flamme;
Et sa ceinture gît sur ses voiles de femme.
Rhodante est fine et chaude avec des flancs légers;
Le fruit brun de son corps fait languir les bergers.
Dans son sang orageux comme un soir de vendanges
Elle roule une flamme et des fièvres étranges.
Et ses petits seins d'ambre ont des bouts violets...
Oh! ses lourds cheveux noirs et ses rouges œillets!
Un rayon d'or tombé dans l'ombreuse retraite
A glissé dans sa chair une langueur secrète.

Elle sourit, le cœur mourant dans un soupir;
Tout son corps amoureux s'allonge de désir.
Ses bras tordus en vain, las d'étreindre le vide,
Retombent; des sanglots pressent son sein rapide.
Par l'attente d'un dieu ses traits semblent frappés;
Elle arrache de l'herbe avec ses doigts crispés
Et soudain se soulève à demi, pâle et sombre...
Et les yeux d'or du faune ont pétillé dans l'ombre.

LE LABOUREUR

Mars préside aux travaux de la jeune saison ;
A peine l'aube errante au bord de l'horizon
Teinte de pâle argent la mare solitaire,
Le laboureur, fidèle ouvrier de la terre,
Penché sur la charrue, ouvre d'un soc profond
Le sein toujours blessé, le sein toujours fécond.
Sous l'inflexible joug qu'un cuir noue à leurs cornes
Les bœufs à l'œil sanglant vont, stupides et mornes,
Balançant leurs fronts lourds sur un rythme pareil.
Le soc coupe la glèbe, et reluit au soleil,
Et dans le sol antique ouvert jusqu'aux entrailles
Creuse le lit profond des futures semailles...

Le champ finit ici près du fossé bourbeux ;
Le laboureur s'arrête, et dételant ses bœufs,
Un instant immobile et reprenant haleine,
Respire le vent fort qui souffle sur la plaine;
Puis, sans hâte, touchant ses bœufs de l'aiguillon,
Il repart, jusqu'au soir, pour un autre sillon.

LES VIERGES AU CRÉPUSCULE

— Naïs, je ne vois plus la couleur de tes bagues...
— Lydé, je ne vois plus les cygnes sur les vagues...
— Naïs, n'entends-tu pas la flûte des bergers?
— Lydé, ne sens-tu pas l'odeur des orangers?
— D'où vient qu'en moi, Naïs, monte un frisson amer
A regarder mourir le soleil sur la mer?
— D'où vient ainsi, Lydé, qu'en frémissant, j'écoute
Le bruit lointain des chars qui rentrent sur la route?
Et Naïs et Lydé, les vierges de quinze ans,
Seules sur la terrasse aux parfums épuisants,
Sentent leur cœur trop lourd fondre en larmes obscures,
Et, sous leurs fronts penchés mêlant leurs chevelures,

D'une étreinte où la bouche à la bouche s'unit,
Sanglotent doucement dans le soir infini...

MYRTIL ET PALÉMONE

Myrtil et Palémone, enfants chers aux bergers,
Se poursuivent dans l'herbe épaisse des vergers,
Et font fuir devant eux, en de bruyantes joies,
La file solennelle et stupide des oies.
Or Myrtil a vaincu Palémone en ses jeux ;
Comme il l'étreint, rieuse, entre ses bras fougueux,
Il frémit de sentir, sous les toiles légères,
Palpiter tout à coup des formes étrangères ;
Et la double rondeur naissante des seins nus
Jaillit comme un beau fruit sous ses doigts ingénus.

Le jeu cesse... Un mystère en son cœur vient d'éclore,
Et, grave, il les caresse et les caresse encore.

LES CONSTELLATIONS

Clydie, au crépuscule assise dans les fleurs,
Regarde, à l'orient, de ses beaux yeux rêveurs
Les constellations, claires géométries,
Au velours bleu du soir fixer leurs pierreries.
Mélanthe les indique et, le doigt vers les cieux,
Les nomme par leurs noms doux et mystérieux:
Pégase, le Dragon, Cassiopée insigne,
Andromède et la Lyre, et la Vierge et le Cygne,
Et le grand Chariot qui brille éblouissant,
Et, seul, n'a point de part aux bains de l'Océan.
La majesté des dieux avec l'ombre descend,
Donnant une âme auguste aux choses familières.

Sur le bord opposé du golfe des lumières
Brillent; par instant glisse et s'éloigne un bateau.
Le bruit des rames va s'affaiblissant sur l'eau...
Et les amants, dont l'âme au firmament s'abîme,
Enivrés de la nuit transparente et sublime,
Parfois ferment les yeux et soudain, ô douceur,
Retrouvent tout le ciel étoilé dans leur cœur.

NYZA CHANTE

La famille nombreuse, et par les dieux comblée,
Tout autour de la table est encor rassemblée ;
Elyone au long col, Lydie aux seins naissants ;
Nyza dont la voix triste a de si purs accents ;
Myrte agile et robuste ; Ixène douce et blanche.
La mère aux lourds bandeaux sur les petits se penche ;
Myrte rit aux éclats; Ixène jette un cri ;
Et le père accoudé sur la table sourit...
Le jour fut accablant; par la fenêtre ouverte
Un peu de brise vient de la route déserte ;
La campagne s'endort dans l'or des soirs d'été.
Et le mystère monte avec l'obscurité...

L'âme pensive au lent adieu de la lumière :
Chante, dit à Nyza la voix grave du père ;
Et, regardant là-bas briller les derniers feux,
Il baise avec lenteur l'enfant sur ses cheveux.
Entre ses sœurs Nyza de son père est chérie ;
Sa voix semble toujours pleurer une patrie.
Elle a treize ans; un soir d'amour, la Volupté
De nuit et de lumière a pétri sa beauté.
Son petit front de marbre a l'horreur des servages,
Et, douce, elle sourit avec des yeux sauvages.
Elle chante; ce sont des rondes d'anciens jours,
Des airs simples appris, le soir, dans les faubourgs.
Sa bouche exquise semble un calice qui s'ouvre ;
Et sa voix, que toujours un peu de brume couvre,
Monte et s'exhale ainsi qu'un triste et pur soupir
Au fond du grand silence où le jour va mourir!
Elyone et Lydie, aux limpides pensées,
Se tiennent doucement par la taille enlacées;
Le petit Myrte dort la tête sur son bras ;
Et le père, sachant qu'on ne le verra pas,
Faisant tourner un verre avec sa main distraite,
Laisse errer dans ses yeux une larme secrète...

Sur le seuil, la servante, oubliant ses travaux,
N'a point encore à table apporté les flambeaux.
Tout est noir ; le grand ciel brille de feux sans nombre ;
Par instants, sur la route, un pas sonne, dans l'ombre...

LA TOURTERELLE D'AMYMONE

Amymone en ses bras a pris sa tourterelle,
Et la serrant toujours plus doucement contre elle,
Se plaît à voir l'oiseau, docile à son désir,
Entre ses jeunes seins roucouler de plaisir.
Même elle veut encor que son bec moins farouche
Cueille les grains posés sur le bord de sa bouche,
Puis, inclinant la joue au plumage neigeux,
Et toujours plus câline et plus tendre en ses jeux,
Elle caresse au long des plumes son visage,
Et sourit, en frôlant son épaule au passage

De sentir, rougissant chaque fois d'y penser,
Son épaule plus douce encore à caresser.

DAMŒTAS ET METHYMNE

Damœtas le poète, et Methymne le sage,
Dans l'agreste douceur d'un calme paysage
Où brille une eau courante, où paissent des troupeaux,
Assis près de la ruche, alternent leurs propos.
Methymne gravement dit l'essence des choses,
L'air, l'eau, le feu, la terre et les métamorphoses ;
Quelle grande âme unique en ses modes divers
Transforme incessamment l'éternel univers,
Et se révèle égale, en sa raison profonde,
Dans le vol d'un insecte ou l'orbite d'un monde.
Damœtas à son tour : quelle Nécessité
Mène à travers l'amour la vie à la beauté ;

Quelle identique loi, passant l'art des orfèvres,
A découpé le lys et ciselé les lèvres ;
Et quels souffles du ciel agitent en tout temps
Les bois, la vaste mer aux flots retentissants,
Et, venus jusqu'à nous des étoiles lointaines,
Propagent d'onde en onde, au bleu des nuits sereines,
Le son mélodieux de l'éther musical
Où tournent doucement les sphères de cristal...
Ainsi vont s'enlaçant leurs nobles rêveries ;
Des vaches, çà et là, beuglent dans les prairies.

PANNYRE AUX TALONS D'OR

Dans la salle en rumeur un silence a passé...
Pannyre aux talons d'or s'avance pour danser.
Un voile aux mille plis la cache tout entière.
D'un long trille d'argent la flûte la première
L'invite ; elle s'élance, entrecroise ses pas,
Et, du lent mouvement imprimé par ses bras,
Donne un rythme bizarre à l'étoffe nombreuse,
Qui s'élargit, ondule, et se gonfle et se creuse,
Et se déploie enfin en large tourbillon...
Et Pannyre devient fleur, flamme, papillon !
Tous se taisent ; les yeux la suivent en extase.
Peu à peu la fureur de la danse l'embrase.

Elle tourne toujours ; vite ! plus vite encore !
La flamme éperdûment vacille aux flambeaux d'or !...
Puis, brusque, elle s'arrête au milieu de la salle ;
Et le voile qui tourne autour d'elle en spirale,
Suspendu dans sa course, apaise ses longs plis,
Et, se collant aux seins aigus, aux flancs polis,
Comme au travers d'une eau soyeuse et continue,
Dans un divin éclair, montre Pannyre nue.

LA MAISON DU MATIN

La maison du matin rit au bord de la mer,
La maison blanche au toit de tuiles rose clair.
Derrière un pâle écran de frêle mousseline
Le soleil luit voilé comme une perle fine ;
Et, du haut des rochers redoutés du marin,
Tout l'espace frissonne au vent frais du matin.
Lyda, debout au seuil que la vigne décore,
Un enfant sur ses bras, sourit, grave, à l'aurore,
Et laisse, en regardant au large, le vent fou
Dénouer ses cheveux mal fixés sur son cou.
Par l'escalier du ciel l'enfantine journée
Descend, légère et blanche, et de fleurs couronnée,

Et, pour mieux l'accueillir, la mer au sein changeant
Scintille à l'horizon, toute vive d'argent...
Mais déjà les enfants s'échappent; vers la plage
Ils courent, mi-vêtus, chercher le coquillage.
En vain Lyda les gronde : enivrés du ciel clair,
Leur rire de cristal s'éparpille dans l'air...
La maison du matin rit au bord de la mer.

LE BONHEUR

Pour apaiser l'enfant qui, ce soir, n'est pas sage,
Eglé, cédant enfin, dégrafe son corsage,
D'où sort, globe de neige, un sein gonflé de lait.
L'enfant, calmé soudain, a vu ce qu'il voulait,
Et de ses petits doigts pétrissant la chair blanche
Colle une bouche avide au beau sein qui se penche.
Eglé sourit, heureuse et chaste en ses pensers,
Et si pure de cœur sous ses longs cils baissés.
Le feu brille dans l'âtre ; et la flamme au passage,
D'un joyeux reflet rose éclaire son visage,
Cependant qu'au dehors le vent mène un grand bruit...
L'enfant s'est détaché, mûr enfin pour la nuit,

Et, les yeux clos, s'endort d'un bon sommeil sans fièvres,
Une goutte de lait tremblante encore aux lèvres.
La mère, suspendue au souffle égal et doux,
Le contemple, étendu, tout nu, sur ses genoux,
Et, gagnée à son tour au grand calme qui tombe,
Incline son beau col flexible de colombe ;
Et, là-bas, sous la lampe au rayon studieux,
Le père au large front, qui vit parmi les dieux,
Laissant le livre antique, un instant considère
Double miroir d'amour, l'enfant avec la mère,
Et dans la chambre sainte, où bat un triple cœur,
Adore la présence auguste du bonheur.

LA SAGESSE

Polybe, le vieillard aux secrets merveilleux,
Que cent ans de sagesse ont fait semblable aux dieux,
Assis près de Clydès le pâtre sur la mousse,
Ecoute, en lui parlant, descendre la nuit douce,
Et regarde, pensif, dans le golfe désert
Les constellations se lever sur la mer...
Clydès est pur et doux ; sa chevelure brune
Couvre un beau front plus blanc qu'un marbre au clair de lune;
Il fuit les jeux bruyants et les propos légers,
Et le vieillard, qui l'aime entre tous les bergers,
Pour lui laisse à longs flots de sa barbe ondoyante
La science couler comme une huile abondante.

Il dit les fruits, les fleurs, les baumes, les poisons,
Les vents du ciel et l'ordre alterné des saisons.
Partout il montre l'âme éparse en la matière,
La vie épanouie en jardins de lumière,
Et célèbre d'un geste élargi peu à peu
L'eau sombre et douce unie à la splendeur du feu!
Clydès l'écoute, avide; une ardeur le dévore;
Il n'est pas satisfait; il veut savoir encore,
Comprendre tout, saisir l'ordre unique et fatal,
Monter à l'infini l'escalier de cristal,
Et, par delà le temps, l'étendue et le nombre,
Contempler un instant, fulgurante dans l'ombre,
Sous son voile criblé de millions d'astres d'or,
La Face dont les yeux vivants donnent la mort!
Il frémit; la pensée en lui comme une ivresse
Monte; ses yeux profonds brillent; sa voix se presse...
Mais le vieillard l'arrête, et lui prenant le bras,
Met un doigt sur sa bouche et ne lui répond pas.
Clydès frissonne... Il a compris son insolence,
Et, pâle, il croit entendre au sein du calme immense,
Chaque mot proféré par son orgueil mortel,
Tomber sans fin au fond du silence éternel.

TABLE

LE REPAS PRÉPARÉ..... 7
LE BOUCHER..... 11
AXILIS AU RUISSEAU..... 15
LA BULLE..... 19
LE SOMMEIL DE CANOPE..... 23
LE CORTÈGE D'AMPHITRITE..... 27
MNASYLE..... 31
LA GRENOUILLE..... 35
AMPHISE ET MÉLITTA..... 39
LE MARCHÉ..... 43
XANTHIS..... 47
LE PETIT PALÉMON..... 51
HERMIONE ET LES BERGERS..... 55
RHODANTE..... 59
LE LABOUREUR..... 63
LES VIERGES AU CRÉPUSCULE..... 67

MYRTIL ET PALÉMONE..... 71
LES CONSTELLATIONS..... 75
NYZA CHANTE..... 79
LA TOURTERELLE D'AMYMONE..... 85
DAMŒTAS ET MÉTHYMNE..... 89
PANNYRE AUX TALONS D'OR..... 93
LA MAISON DU MATIN..... 97
LE BONHEUR..... 101
LA SAGESSE..... 105

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-deux novembre mil huit cent quatre-vingt-dix-huit.

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

LF
SI87a
4J797
Author Samain, Albert
Title Aux Flancs du Vase

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU